

Attracteurs, ces bestioles vivantes immobiles

Alain-Martin Richard

Number 114, Fall 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/83447ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Le Centre de diffusion 3D

ISSN

0821-9222 (print)

1923-2551 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Richard, A.-M. (2016). *Attracteurs, ces bestioles vivantes immobiles*. *Espace*, (114), 76–79.

Attracteurs, ces bestioles vivantes immobiles

Alain-Martin Richard

« De même que le bruit et le son constituent le fond sonore perçu dans son mouvement global, le "sauvage" et le "culturel" peuvent se mixer imperceptiblement ou presque dans la mouvance sociale¹. »

Des figures graciles, élégantes dans leurs pas retenus, ont surgi du sol dans le quartier Saint-Roch, à Québec. On dirait des personnages sculptés dans des branches de bois, à la fois fragiles et solides, regroupées par petites bandes dans une posture de méditation. Moines en recueillement ou marcheurs des grands espaces, arc-boutés contre les intempéries. Ces corps organiques, dispersés dans le Jardin Saint-Roch et à la Place de l'Université du Québec, puis plus loin sur le parvis de l'église Saint-Roch, s'installent en une tension entre nature et béton. En s'approchant d'elles, le flâneur leur insuffle vie. Des détecteurs imperceptibles captent votre présence déclenchant musique et lumière, subtilement, comme un ravissement chuchoté dans le bruit ambiant de la ville.

*Les Attracteurs*², de l'artiste de Québec André Du Bois, sont une série de trente-six sculptures en... bronze – le bois est une illusion qui au contact des mains s'avère être effectivement du bronze – dont dix-sept sont interactives. Les bandes-son composées par René Lussier constituent



André Du Bois, *Attracteurs*, 2015. 36 sculptures de bronze, dimensions variables (3 à 4 mètres de haut chaque).
Photo : Olivier A. Dubois.

un moment clef de l'attraction. Ces vieilles branches de bois mort pétrifiées en bronze jouent sur demande des mélodées, des chuintements, des résonnances composites de musique numérique. Mais dans la cacophonie urbaine, elles proposent une trame ouverte en filigrane au grondement des moteurs, aux cris perdus, aux coassements des goélands et des corneilles, aux klaxons, à la rumeur, au grand *aum* universel. Ici se rencontrent le culturel et le sauvage, la trame sonore construite augmentée aléatoirement par le bruit de la ville.

La configuration des *Attracteurs*, fort réussie, entraîne le visiteur dans un parcours organique, une petite marche qui dure le temps d'une flânerie méditative : s'approcher, fouiller de l'œil les replis, découvrir les détails, puis soudain être baigné de musique, vouloir s'installer entre les pieds écartés des sculptures. Plus loin, un autre groupe d'*attracteurs* et encore un autre, près de l'Atopie³, qui vous invite vers le parvis de l'église Saint-Roch, deux pâtés de maisons plus au nord. Le parcours de nuit vient ajouter des éclats de lumière dans les anfractuosités des bronzes.

Art et technologie

Le rapport entre art et technologie se fragilise par une tension entre les deux termes. En effet, les créateurs étant souvent obnubilés par la manière technologique, il arrive que le design et la techno emportent la mise, nous laissant un objet artistique plutôt vide, une expérience esthétique limitée qui s'évanouit rapidement. On le voit de plus en plus avec la grande mode des écrans *leds* et autres luminosités multicolores, qui hélas ! lassent aussitôt déployés. De même pour la rage actuelle de géolocalisation.

Or, déterminé à éviter cet écueil, André Du Bois propose avec *Attracteurs* une approche originale en ce sens. Les 36 pièces sont a priori des sculptures *classiques*, des multiples plantés dans la ville. Mais ce sont des trompe-l'œil sur plusieurs plans. L'artiste Du Bois, fidèle à sa manière, part d'un matériau fétiche qu'il utilise comme un leitmotiv dans ses projets d'art public, d'exposition ou d'installation in situ : le bois en forme de tronc, de branches, de rameau, magnifiant la fibre, les veinures, soulignant l'entropie de la matière ligneuse. Mais ces pièces-ci sont en bronze, premier subterfuge. Comme les arbres



se ressemblent tous tout en étant différents, de même les *Attracteurs* sont semblables, mais tous différents dans leur finesse, leurs lignes modulées. Et leur technologie est discrète, a priori invisible. Puis notre présence les rend dynamiques. Mais un décalage temporel subtil rend l'effet encore plus saisissant; nous ne sommes d'abord pas conscients que la bande audio et la lumière soient déclenchées par notre présence. Si on passe sans s'arrêter on constate que la trame sonore émerge quelques secondes plus tard, comme s'il y avait une programmation aléatoire, indifférente à notre action. Mais ce n'est pas le cas. Ce sont de jolis monstres sonores hybrides sur le point de se mettre en marche avec nous, à l'affût de notre passage.

Par ailleurs, soulignons l'audace de la Ville de s'être engagée dans une œuvre d'art interactive permanente. Une recherche rapide fait ressortir que les projets technologiques interactifs en extérieur sont toujours éphémères, très circonscrits dans le temps, à l'exception des projets lumineux arrimés à des édifices ou des luminaires. Dans le cas des *Attracteurs*, le délai de quatre ans entre l'allocation du projet et sa réalisation s'explique entre autres par la résolution de cet épineux problème. En effet, comment assurer la durabilité de l'œuvre? Si la programmation reste relativement simple, il fallait par contre mettre en place un dispositif résistant aux intempéries et surtout à nos hivers rigoureux; prendre en compte la pluie, le vent, le grésil, protéger les câblages, fournir l'électricité, etc. En tout temps, l'œuvre doit produire sa magie. Les *Attracteurs* n'ont que quelques mois, mais tiennent leurs promesses à ce jour. Les mécaniques ont été validées pendant trois ans dans un stationnement extérieur, jusqu'à un froid intense de -36° où elles se sont alors tues. C'est un degré de congélation plutôt rare à Québec. Mais elles se remettaient en marche dès que les températures montaient un peu.

— Espace public/espace politique?

En 2010, la Ville de Québec, en partenariat avec le ministère de la Culture, des Communications et de la Condition féminine du Québec, lançait le projet d'art public « Art et design urbain – Saint-Roch technoculture » afin de se distinguer dans le développement de la relève et la jonction des arts et de la technologie. La Ville désirait ainsi « développer pour le quartier Saint-Roch une image de marque créative par son design urbain autant artistique que technologique¹. » Le concours s'adressait à des équipes multidisciplinaires en « art-design-architecture ».

À la même époque, la mairie de Québec rêvait de transformer le secteur du Jardin Saint-Roch et de la Place de l'Université du Québec en espace de diffusion saturé d'écrans, ce que d'aucuns ont perçu comme un mini *Time Square*, suscitant débats et projets entre outils technologiques et contenus, faisant surgir le spectre d'un quadrilatère d'écrans *leds* saturés de publicité. Finalement, ce projet n'a pas eu lieu. Le désir populaire de réserver cet espace à un développement organique avec les citoyens l'a emporté⁵.

Dans cette optique, la Ville a toutefois maintenu son intention d'y déployer des œuvres qui seraient autant de signatures de ce secteur au passé parfois violent, marqué par les aberrations urbanistiques des années 60-70. Rappelons que cette zone de la Basse-Ville⁶ a longtemps été considérée comme une plaie au cœur de la cité, avec son quartier chinois rasé, ses terrains vagues laissés à l'abandon, ses bretelles d'autoroute inutiles. Il a fallu vingt ans pour réaménager ce quartier⁷, y ramener la vie, pour le *domestiquer* à nouveau. Si bien qu'on voit aujourd'hui un certain embourgeoisement, des bureaux de technologie de pointe remplis de programmeurs qui désertent le coin en soirée, des boutiques chics, des espaces commerciaux soudainement vides et encore beaucoup de sans-abri, de pauvreté, de misère. Ici se côtoient fonctionnaires, artistes, travailleurs, chômeurs et assistés sociaux. Ici cohabitent universités, théâtres, bars, cafés, instituts de recherche, logements à prix modiques et lofts pour citoyens branchés.

C'est dans ce « Nouvo St-Roch » que *Attracteurs* propose son parcours qui devait être plus étendu dans le projet initial, mais qui fut ramené à un étalement plus modeste, entre le parc situé entre Charest et de Saint-Vallier et le parvis sur Saint-Joseph, deux rues plus loin. Cette logique urbanistique, où l'institution (municipale ou autre) propose des espaces pour l'art public, suppose en contrepartie un degré d'intervention proportionnel aux fonds investis. Nous connaissons tous les aléas de l'intégration de l'art à l'architecture. Dans le cas de l'art dans l'espace public, les contraintes sont tout aussi grandes : durabilité, sécurité, qualité esthétique, assentiment public⁸... Autant de facteurs qui viennent teinter le projet initial.

Dans le cas d'*Attracteurs*, l'intégration m'apparaît particulièrement réussie. D'une part, par sa délocalisation, son étalement dans l'espace (malgré sa réduction) et, d'autre part, par son type d'interaction : attraction, puis rétention par le jeu des sons et des lumières. Il y a dans cette relation aux *Attracteurs* quelque chose de sensuel, un plaisir douillet, une sorte d'apaisement sensoriel dans l'épaisseur sonore de la ville.

On peut dire d'*Attracteurs* qu'il s'agit d'une œuvre qui se situe d'abord du côté de la poésie, de la séduction intimiste. Elle se déploie dans l'environnement comme allant de soi. Elle se laisse lentement explorer. Aux antipodes du monumental et du spectaculaire, *Attracteurs* s'inscrit comme un signal faible de l'art technologique. Le passage dans l'univers numérique n'est pas manifeste, il est *organiquement* inscrit dans la structure de l'objet d'art. La technologie ne s'impose pas, elle est simplement disponible, prête à devenir tangible dans l'univers sensible. Le parti pris du subterfuge des sens invités à la fête du monde, et non bombardés d'information, pose aussi la question de notre présence dans la cité. Il ne s'agit pas d'une surenchère du visible, mais plutôt d'une invitation stratégique à l'intériorisation. Le passant n'est pas seulement un récepteur d'information à sens unique, mais il est interpellé en tant que volontaire de la ville, en tant que citoyen à qui il reste à tout le moins un dernier choix : celui de voir et d'écouter, celui de voir ou d'écouter.

Dans cette optique de laisser « une image de marque créative par son design urbain autant artistique que technologique », *Attracteurs* me semble répondre adéquatement aux attentes. Comment alors expliquer le refus de la Ville d'inaugurer officiellement cette œuvre ? Pas de vernissage, pas de mot du maire ni du Service de la culture ; pas de champagne ni de vin d'honneur. Rien⁹. Il est tout de même étonnant que la Ville de Québec réagisse de cette façon. Est-ce qu'on assiste ici à l'inverse du dossier de Jean-Robert Drouillard ? Dans son cas, la ville a annulé une décision du jury pour se rattraper quelques années plus tard avec le 375^e anniversaire de la ville Montréal¹⁰. A contrario, l'œuvre de Du Bois aura été retenue et réalisée, mais ne sera pas reconnue officiellement. Il faut donc ajouter *Attracteurs* à l'épineux dossier de la place de l'art dans l'espace public, car ici, l'art semble toujours en porte à faux autour d'une série de questions esthétiques, philosophiques, sociales et éthiques. Pour l'instant, *Attracteurs* a pris position dans sa dynamique immobilité.

1. Alain Mons, *Les lieux du sensible*, Paris, CNRS Éditions, 2013, p. 151.
2. De fait *Attracteurs – parcours interactif*, 2015.
3. *L'Atopie textuelle est une cause qui se perd* est une manœuvre planétaire de circulation d'objets dont la matrice d'accueil (quatre plaques d'aluminium trouées) se trouve également dans le Parc de l'Université du Québec, coin De La Couronne-Charest. Ce projet, également interactif, se nourrit de l'échange d'une rondelle gravée de texte. Artistes : Le collectif des Causes perdues in©.
4. Extrait du concours *Art et design urbain – Saint-Roch Technoculture, appel public de propositions*, VQ-42206, publié, entre autres, dans *Le Soleil*, 20 octobre 2010.
5. Ces questions ont été soulevées lors des journées Technoculture sur le quartier Saint-Roch depuis 2011. Isabelle Porter, « Ville de Québec – Une deuxième chance pour la technoculture », *Le Devoir*, 6 décembre 2011. En ligne. <http://www.ledevoir.com/politique/ville-de-quebec/337722/ville-de-quebec-une-deuxieme-chance-pour-la-technoculture>, 2 juin 2016. L'auteur était présent lors de ce camp et rapporte ici des questions débattues sur place.
6. Les notions de Basse-Ville et Haute-Ville s'appuient sur la géographie physique, tout en leur assignant une valeur sociale majeure dans le paysage urbain de Québec, marquant l'écart entre bourgeoisie et prolétariat.
7. Rappelons l'invention fabuleuse de l'Îlot Fleurie sous l'impulsion de Louis Fortier, présenté sur une plaque historique sur sa demeure de la rue de Saint-Vallier comme « Père de l'îlot Fleurie – initiateur d'un mouvement populaire qui a contribué à la renaissance du quartier Saint-Roch ». Cet espace autant physique que social, création sauvage et spontanée, est devenu pendant une quinzaine d'années un pôle d'attraction exceptionnel pour l'art vivant et un point de ralliement puissant lors du Sommet des Amériques en 2001.
8. Sur ce dernier point, il suffit à Québec d'évoquer le triste destin de *Dialogue avec l'histoire* de Jean-Pierre Raynaud ou le micro-scandale d'une œuvre de Jean-Robert Drouillard pour un parc de la Capitale nationale, œuvre sélectionnée à deux reprises par un jury, mais rejetée par la Ville.
9. Au moment de remettre ce texte à ESPACE, 30 avril 2016, je n'ai toujours pas de réponse de la Ville de Québec à mes questions. Le vernissage annoncé sur Facebook est le fait de l'artiste lui-même.
10. En effet, la Ville de Québec a décidé d'offrir une œuvre de Drouillard à la Ville de Montréal dans le cadre des festivités pour souligner son 375^e anniversaire.

Alain-Martin Richard vit et travaille à Québec. Artiste de la manœuvre et de la performance, il a présenté ses travaux en Amérique du Nord, en Europe et en Asie. Il poursuit en parallèle un travail de commissaire, de critique et d'essayiste. Il a publié dans de nombreuses revues des articles sur le théâtre, la performance, l'installation et la manœuvre. Membre des ex-collectifs Inter/Le Lieu, The Nomads, il est par ailleurs toujours actif avec Les Causes perdues in© et Folie/Culture. Ses productions se déploient souvent sur plusieurs plans de réalité comme dans *L'Atopie textuelle* (2000), *Le chemin pour Rosa* (2006), *Le bloc que j'habite* (2014). Ses dernières productions prennent appui sur la communauté locale et intègrent toujours des aspects singuliers de ce qu'il nomme le « paysage humain ».